



Ancienne coiffeuse, Muriel El Yafi a rejoint L'Essor maraîcher en janvier 2023. Elle fait partie des « Nima », ces jeunes pousses « non issues du milieu agricole ».

Ici grandissent les paysans de demain

Partout en France, des espaces-tests accompagnent les apprentis agriculteurs dans leurs premiers pas, et les préparent à ce métier exigeant. Une approche humaine et technique que l'association L'Essor maraîcher cultive depuis 2012 en Occitanie.

PAR JULIEN DESCALLES, PHOTOS GUILLAUME RIVIÈRE, À GAILLAC (TARN).

À la sortie de Gaillac, dans le Tarn, la campagne est encore endormie, comme si elle refusait d'affronter ce morne ciel de février et sa bruine tenace. La journée a tout juste commencé, et le soleil a déjà abdicué. Tout l'opposé de Muriel El Yafi, véritable tornade des serres. Après avoir planté ses pommes de terre, l'apprentie maraîchère, pull ample et gants en plastique, passe à l'arrosage. Dans quelques jours, ses brocolis, salades ou choux garniront son étal au marché de Lagrave, à 10 kilomètres de là. Puis, au pas de course, elle rejoint sa seconde serre pour y débroussailler les restes des cultures de l'été dernier. Après quelques heures, les lieux sont nettoyés de fond en comble, prêts à accueillir semences et jeunes plants. La quadragénaire suit ce rythme effréné depuis janvier 2023, et son entrée à L'Essor maraîcher. L'un des plus anciens espaces-tests agricoles du pays, où de jeunes pousses, dans leur immense majorité en reconversion professionnelle et « non issues du milieu agricole » – ou « Nima » – viennent éprouver leur envie, leur motivation et leur capacité à se glisser dans les bottes d'un agriculteur bio.

Alors que la moitié des paysans seront en âge de partir à la retraite à l'horizon 2030, et que seulement 20 % des fermes sont susceptibles d'être reprises par un parent, les « hors cadres familiaux » comme Muriel El Yafi sont indispensables au renouvellement de l'agriculture française. Pour favoriser leur éclosion, la communauté d'agglomération Gaillac-Graulhet a donc racheté, en 2012, une ancienne ferme viticole, transformée en couveuse et pépinière des champs, et confiée à une association créée pour l'occasion.

« Je peux peaufiner mon projet sans grands risques »

Sur dix hectares de terres maraîchères, chaque porteur de projet bénéficie, pour trois années maximum, d'un hectare de plein champ, de deux serres, mais aussi de deux chambres de conservation, d'un local de stockage et de matériel. Il profite aussi d'un accompagnement technique sur le terrain ainsi qu'en dehors, notamment pour la comptabilité. Le tout contre une cotisation annuelle de 4 300 euros et l'obligation de cultiver en bio. « Même en comptant l'investissement pour le terreau ou les semences, cela reste bien en deçà de ce que coûte une véritable instal-

lation. Ici, je peux peaufiner peu à peu mon projet, sans grands risques », se réjouit Muriel El Yafi.

Cette ancienne coiffeuse a décidé de troquer peignes et ciseaux pour la binette et le tracteur il y a déjà quatre ans. Germe alors le projet d'une ferme en polyculture, avec arbres fruitiers, poules pondeuses et maraîchage. Son brevet professionnel de responsable d'entreprise agricole en poche, la néopaysanne se heurte à l'écueil numéro un des « Nima », l'accès au foncier, ce dernier s'avérant tantôt trop coûteux – « jusqu'à 15 000 euros l'hectare » –, tantôt inadapté – car pas raccordé à l'eau, ou encore incompatible avec un projet en bio. Et, surtout, elle n'est jamais informée des ventes de terrains. « Quand vous n'êtes pas intégré au milieu agricole local, c'est mission impossible d'être mis au courant à temps, déplore-t-elle. On vend à ses voisins, et les annonces publiées sur Leboncoin ou par les Safer (les organismes qui régulent le marché des terres agricoles, NDLR) sont rarement à jour. Non pas que l'entraide n'existe pas, au contraire, mais encore faut-il forcer le verrou. » D'où son ralliement, sitôt une place disponible, à L'Essor maraîcher. D'autant que, « après avoir vu pendant trois ans les aspirants paysans

biner, planter, récolter et faire les marchés par tous les temps, les potentiels vendeurs les prennent bien davantage au sérieux », constate Jean-Baptiste Cavalier, animateur du réseau national des espaces-tests agricoles (Reneta), qui compte 65 structures similaires à travers le pays. « Les banquiers aussi : quand vous sollicitez un emprunt, exposer des chiffres éprouvés, une comptabilité sur trois ans et non pas un prévisionnel rend soudain les choses plus faciles », résume, au milieu de sa serre tirée au cordeau, Joseph Nguyen, 36 ans, débarqué ici en septembre 2022.

La solidarité est de mise

L'infatigable Muriel El Yafi est désormais installée dans le bureau de Claudette Formentin, responsable de l'espace-test de Gaillac depuis ses débuts. Devant l'ordinateur, la maraîchère débutante lui expose son plan de fumure. « N'épands pas le compost sitôt livré ; tu devrais aussi vérifier les valeurs fertilisantes de ton fumier », lui conseille la responsable. Fille d'agriculteurs, « le couteau suisse » des lieux distille ses suggestions aux apprentis paysans. « Mais attention, pas question de trop les couvrir ! Il est essentiel de les

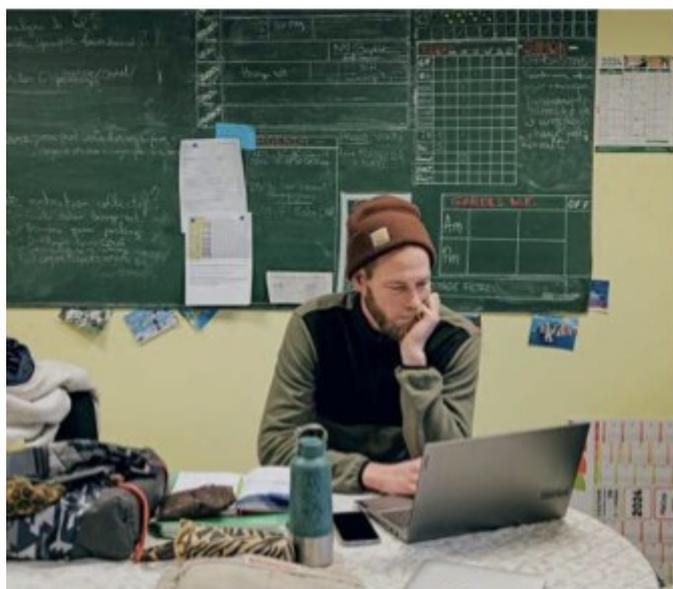
« LA PREMIÈRE ANNÉE, ON PREND UN PEU CHER(...) MAIS MÛRIR ICI, C'EST GAGNER DIX ANS DE SAVOIR-FAIRE »

Joseph Nguyen, ancien éducateur spécialisé

laisser commettre des erreurs, confronter leurs aspirations à la réalité, casser certains fantasmes. Pour être autonomes, ils doivent assumer leurs choix techniques et commerciaux », prévient-elle. Aucune méchanceté dans le propos, seulement la volonté de leur faire découvrir ce qu'implique le fait d'être son propre patron. « Certains abandonnent en route, trouvant la charge mentale trop lourde, mais c'est tout sauf un échec, insiste la professionnelle. L'expérimentation est aussi là pour pouvoir faire marche arrière sans avoir à rembourser des dizaines de milliers d'euros de terres ou de matériel. » À l'arrivée, les deux tiers des personnes accompagnées depuis 2012 se sont installées de manière pérenne.

« La première année, on prend un peu cher, c'est sûr », souffle Joseph Nguyen, 36 ans et une première vie

d'éducateur spécialisé en psychiatrie qui s'est soldée par un burn out. Mais il ne regrette pas. « Quand je vois les galères à affronter : les semaines de soixante-dix heures, les attaques de nuisibles, les assomantes chaleurs d'été... Comment envisager de se lancer en solo ! Mûrir ici, c'est gagner dix ans de savoir-faire, c'est un tel accélérateur. » Ces derniers mois, Joseph s'est aiguillé vers des « productions qui crachent ». Adieu le méconnu chou pak choï, bonjour radis, mesclun et blettes, stars du marché de Carmaux, où il pose son étal chaque vendredi. Bientôt midi, la salle de repos de L'Essor maraîcher se remplit. Voici les travailleurs des champs métamorphosés en coworkers. Autour de la table, on n'hésite pas à s'échanger les invendus, à s'associer pour répondre à la demande d'un magasin de producteurs ou à commander



À l'espace-test agricole de Gaillac, dans le Tarn, le maraîcher Joseph Nguyen (à g.) bénéficie de conseils aussi bien en matière d'agriculture que de comptabilité, ainsi que de l'oreille attentive de Claudette Formentin (à dr.), responsable du lieu depuis sa création, en 2012.



En février, Dorian Touvenot met en terre des plants de moutarde, dont les feuilles viendront agrémenter le mesclun. Ici, tout est cultivé en bio.

semences et engrais de manière groupée pour partager les frais de port. Une solidarité que la structure cultive précieusement. Ainsi, la clôture des terrains, le désherbage des chemins ou l'entretien des locaux sont menés en commun.

Dernière arrivée, en janvier, Capucine Bondelu, qui produit épices, herbes aromatiques, tisanes et huiles essentielles, devrait aussi profiter de cet esprit de camaraderie. L'équipe de L'Essor lui a d'ores et déjà bâti un séchoir solaire. Et un local de conservation doit suivre dans les prochains mois. « De quoi me garantir un équipement de qualité dès mon lancement, qu'il m'aurait été impossible de prendre en charge seule », se réjouit-elle.

Pensionnaires de l'espace-test entre 2019 et 2022, Solène Chartier et Romain Billaut ont, depuis, posé leurs valises à une quinzaine de kilomètres de là, à Andillac. Au milieu des vignes, la ferme des Essards cultive sa singularité bio, avec ses cinq hectares de maraîchage – pour une quarantaine de variétés de légumes –, ainsi que quelques champs de fleurs et une vingtaine d'hectares de céréales, transformées en fusilli, tagliatelles et autres pâtes. « Une diversification qui permet de ne pas mettre tous nos œufs dans le même

panier, mais aussi pour que chacun puisse cultiver son pré carré », témoigne le couple, venu de la restauration – ils se sont rencontrés à l'Institut Paul-Bocuse, près de Lyon, mais n'avaient jamais travaillé ensemble. À L'Essor, ils ont pu éprouver leur binôme. Mais également se constituer un carnet d'adresses pour trouver des débouchés commerciaux, chercher de la terre, solliciter un conseil auprès de la chambre d'agriculture... L'entraide encore, et le refus de l'isolement. La leçon a été retenue : les deux trentenaires ont cofondé le Groupement des agriculteurs biologiques du Tarn.

Une fois l'envol pris, subir la lourdeur administrative

Parmi les sujets dont pourrait se saisir l'association : la lourdeur administrative, inhérente au métier. À en croire des anciens, l'espace-test ne prépare pas suffisamment à cette difficulté. Beaucoup se souviennent de leurs premiers mois, noyés sous les dossiers d'installation, de demandes de subventions ou d'aides de la PAC (la Politique agricole commune), quand les dotations, en revanche, tardaient à être versées. Alors, oui, quand les agriculteurs ont exprimé leur colère face à l'excès de normes, la paperasse, les prix trop

bas et le manque de reconnaissance en bloquant des routes, ils ont été solidaires. D'autant que Gaillac, épice-centre de la contestation, a été la première ville à voir ses panneaux retournés. « En revanche, le recul sur le plan Écophyto et sur la jachère ainsi que la non-remise en question de l'agriculture intensive et productiviste laissent un goût amer », glisse Joseph Nguyen. Un tiraillement partagé par les jeunes pousses de L'Essor maraîcher, toutes partisans d'un modèle d'agriculture biologique et locale.

Retour à l'espace-test. À coups de pelle, Dorian Touvenot déverse son compost vert pour la dernière fois. Après avoir trouvé un terrain pour s'installer, le voici en pleine « année de tuilage, celle où il me faut à la fois aménager ma future exploitation, et continuer à cultiver ici. Pour dégager un peu de trésorerie mais, surtout, ne pas stopper ma production afin de conserver ma place au marché et ma clientèle », témoigne celui qui est papa depuis peu. Pas question de repartir de zéro : les débouchés trouvés grâce à l'espace-test perdurent une fois l'envol pris. Rien d'étonnant, donc, au fait que Dorian Touvenot ait choisi de prendre racine dans le Tarn, comme 90 % de ses prédécesseurs. ■